



La poésie face au séisme

Catastrophe ▶ Le tremblement de terre qui a ravagé la «perle des Antilles» le 12 janvier 2010 a été suivi de plusieurs répliques littéraires. Quelques mois plus tard, Dany Laferrière témoignait de ce qu'il a vécu au moment de la secousse dans *Tout bouge autour de moi* (Grasset, 2010), chronique des jours qui ont suivi où se mêlent impressions, observations, portraits. D'autres écrivains haïtiens ont appliqué des phrases sur la plaie collective – plus de 300 000 morts –, comme Yanick Lahens qui a publié *Failles* (Sabine Weispeser, 2010), récit du malheur et de son nécessaire dépassement; ou *Corps mêlés*, (Gallimard, 2011), un premier roman signé Marvin Victor, dépeignant un monde et un peuple qui, tel le phénix, ne cesse de renaître de ses cendres.

L'option fictionnelle est aussi empruntée par James Noël, dans *Belle merveille*, tout juste sorti aux Editions Zulma. Estampillé «roman», ce récit de survivants tient plus de la mosaïque chorale. Son inspiration est d'abord poétique: pas étonnant pour un auteur qui s'est distingué par plusieurs recueils, dont le *Pyromane adolescent* (Point, 2015) et son verbe incandescent. Dans *Belle merveille* – ainsi nomme-t-on l'extraordinaire en Haïti –, le narrateur et rescapé Bernard tombe raide dingue d'une Napolitaine œuvrant comme bénévole dans une ONG. Entre un voyage fantasmé à Rome, une escale-éclair à New York (chez des «bizangos du Nouveau Monde») et des séances d'adoration païenne avec son «Amore», Bernard panse sa ville et ses gens – lui qui n'avait pas un mot au moment où ça s'est mis à trembler.

Livre-tombeau recueillant la «subite explosion démographique dans le monde des trépassés», *Belle merveille* met surtout en scène la parole des vivants, notamment à l'occasion d'une séquence de thérapie collective mémorable. Chaque rescapé s'exprimant tour à tour sous l'œil du psychiatre: Sacha était aux toilettes au moment du séisme et son père est mort dans ses bras peu après; pour Paloma, il ne fait aucun doute que ce drame a tué tout le monde, même ceux qui ont survécu; l'aveugle a perdu son chien Schubert suite à l'effondrement d'un bloc de béton, et déplore le manque d'empathie à l'égard des animaux disparus. Quant à l'athée alcoolique, il jure n'avoir rien vu ni entendu, attisant la colère de sa femme qui l'accuse de révisionnisme contre son peuple.

Contournant le témoignage direct, James Noël transpose les effets dévastateurs du «glouton goudougoudou» dans une prose conteuse et créolisée, qui soigne les pleurs avec la métaphore, apaise les cris dans le chant et l'image. Par exemple, la sœur du narrateur est tellement traumatisée depuis le séisme, qu'elle se croit atteinte «d'une forme inouïe de paranoïa d'être sur terre.»

Cette prose dégomme au besoin l'aide internationale et la concurrence des ONG, la démesure de la manne financière, «l'odeur de l'argent ayant fini par l'emporter sur l'odeur lacrymale de la mort». Au milieu de cette chorale de fin du monde, James Noël diagnostique le mal, les épidémies, attrape au vol une existence égarée, rend grâce, déplore, exorcise. **MMD**

James Noël, *Belle merveille*, Ed. Zulma, 160 pp.